

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Des hausses, mais aussi — et heureusement — des baisses

André Vanasse

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2003). Des hausses, mais aussi — et heureusement — des baisses. *Lettres québécoises*, (109), 3–4.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Des hausses, mais aussi – et heureusement – des baisses



*La Bibliothèque nationale du Québec publie, depuis quelques décennies, Statistiques de l'édition au Québec. C'est une heureuse initiative, car les spécialistes et les chercheurs y trouvent des renseignements de première main, voire un travail essentiel qu'il faut applaudir.*

DIRECTEUR | ANDRÉ VANASSE

QUE NOUS RÉSERVE *STATISTIQUES DE L'ÉDITION AU QUÉBEC EN 2001* ? La compilation laisse entendre que l'édition se porte bien. De fait, on y enregistre une progression de 5,5 %. Mieux : depuis deux ans, la hausse globale des titres est de 15 % (9,5 % en 1999 et 5,5 % en 2000). Une situation plutôt inusitée puisque, au cours des dernières années, les hausses de titres étaient généralement suivies de baisses l'année d'après.

On constate aussi, comme le signalent les signataires de l'édition 2001 Danielle Léger et Claude Fournier, que « [l]a progression paraîtra plus spectaculaire sur une période de 10 ans [...] : 24,4 % par rapport à la moyenne des années 1991 et 1992 ». Il s'agit là d'un bond considérable particulièrement pour le secteur « Langues et littérature » qui occupe toujours le haut du pavé, accaparant bon an, mal an entre 20 % et 25 % de toutes les publications québécoises réunies.

Sans doute faudrait-il applaudir à ces résultats s'il n'était pas évident que cette prolifération des publications littéraires entraîne une diminution des revenus par livre<sup>1</sup>. Qu'est-ce à dire sinon que plus on publie, plus les éditeurs s'appauvrissent ? Au demeurant, c'est toute la chaîne du livre qui en souffre. Augmenter le nombre de livres sur le marché signifie plus de retours et une durée des titres en librairie de plus en plus courte. Autrefois, un livre restait plusieurs mois disponible; aujourd'hui, il est retourné quasi systématiquement trois mois après sa sortie en librairie à moins que le livre ne soit un succès auprès du public.

Cette situation est non seulement dommageable à l'industrie du livre mais aussi à l'écologie. Comment accepter que des livres soient pilonnés à peine séchée l'encre du papier ? Tout cela parce que les éditeurs espèrent faire un beau coup et renflouer leur caisse. Or il y a loin de la coupe aux lèvres...

En ce sens, s'il y a une bonne nouvelle dans ces statistiques, c'est que les deux secteurs névralgiques de la littérature connaissent une baisse importante. La chose mérite d'être signalée : le roman passe de 531 titres en 2000 à 469

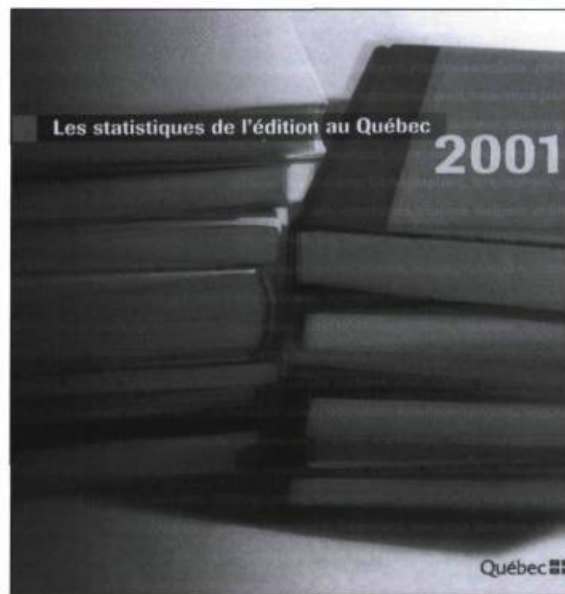
en 2001, une baisse de 12 %. Même chose pour le livre jeunesse qui avait atteint le chiffre incroyable<sup>2</sup> de 678 titres en 2000 et qui passe à 595 en 2001. La baisse est de l'ordre de 13 %.

Quitte à me faire vilipender, je persiste à croire qu'il faudrait revenir à des proportions plus décentes en ce qui concerne la production de romans pour adultes et pour la jeunesse. Si, et dans le respect de la libre entreprise, la production chutait à 350 titres, comme c'était le cas dans les années quatre-vingt, je crois que ce serait une bonne chose pour tous. Mais comment y arriver ?

Impossible d'empêcher quiconque le désire de devenir éditeur. Créer sa propre maison et proposer aux lecteurs un nouveau ton, une nouvelle vision éditoriale est un droit incontestable. C'est du reste le propre des gens entreprenants que de désirer changer la donne en proposant des produits qui plaisent à une clientèle à l'affût de nouveautés. La littérature ne s'est-elle pas souvent transformée à la suite d'actions de contestataires qui voulaient faire sauter certains canons esthétiques ? L'histoire nous apprend d'ailleurs que plusieurs maisons d'édition se sont construites dans le sillage de revues littéraires plus ou moins dérangeantes. Avec le temps, les jeunes qui

signent les articles dans ces revues en viennent spontanément à vouloir dire plus. L'idée de fonder une maison d'édition apparaît alors comme une évidence. C'est avec enthousiasme et en toute confiance qu'ils se lancent dans la mêlée. Cela fonctionne souvent. Si souvent qu'on pourrait nommer des dizaines d'exemples heureux de maisons nées de revues. Depuis Fides jusqu'à Boréal en passant par XYZ éditeur et Les Herbes rouges, sans oublier Tryptique (*Mœbius*).

Bien sûr, il y a des échecs. Il y a aussi des maisons qui ne sont pas à la hauteur de ce qu'on attend d'elles. Ces dernières sont loin d'accorder tout le soin qu'elles devraient à la publication des livres qu'elles mettent sur le marché. Que ces maisons soient jeunes ou moins jeunes n'a pas d'importance. Les



résultats sont là qui montrent à l'évidence que, parce qu'ils manquent de talent ou de moyens, ces éditeurs médiocres rendent un très mauvais service à la communauté. En fait, ils donnent des munitions à ceux qui se sont toujours fait un plaisir de tirer à boulets rouges sur notre littérature. « Voyez, disent-ils, la qualité de nos publications. C'est une honte. »

Ces détracteurs ont tort de généraliser. Il n'empêche qu'ils ont beau jeu de dénigrer notre production en prenant pour cible ce qui se publie de moins bon. Ce qu'il faut donc souhaiter, c'est qu'un certain « ménage » se fasse dans l'édition littéraire et que tous en tirent profit, les lecteurs tout autant que les auteurs. Car il ne faut surtout pas oublier les auteurs. Eux aussi sont victimes de la situation. Ils regardent ahuris le chiffre de leurs ventes, n'arrivant pas à croire qu'à mesure qu'ils deviennent maîtres de leur métier, ils perdent en lectorat. L'éditeur a beau tenter de leur faire comprendre que la cause tient à la surproduction de livres sur le marché québécois (soit dit en passant, on observe le même phénomène partout en Occident), ils n'arrivent pas à accepter de si pauvres résultats. Certains doutent même de leur talent. Ils cessent parfois d'écrire alors qu'ils devraient persister à créer, leur génie n'étant décidément pas en cause.

Le plus frustrant pour ces écrivains, c'est de constater que certaines figures médiatiques leur dament le pion comme si c'étaient elles les maîtres d'œuvre de notre littérature. Heureusement, ces vedettes sont peu nombreuses à vouloir tâter de la fiction, mais il n'empêche que toute figure médiatique éminemment connue (comédien, animateur, politicien et parfois criminel ou pervers !) qui s'essaie au roman s'assure une visibilité et des ventes qui ne peuvent que faire frémir les vrais artistes qui travaillent d'arrache-pied

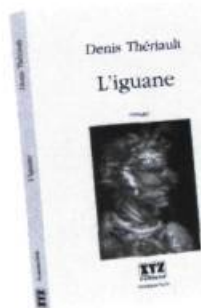
à l'élaboration d'une œuvre rigoureuse et exigeante. Ces écrivains attendent une reconnaissance publique qui ne leur vient pas alors que les vedettes des médias reçoivent une couverture souvent exagérée pour la piètre valeur des fictions qu'elles nous proposent. Là non plus le phénomène n'est pas limité au Québec. C'est même devenu une vache à lait en Occident que de publier les brûlots de ceux qu'on voit partout. Qui s'en priverait quand les ventes atteignent parfois des sommets inégalés ?

Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on peut souhaiter, c'est qu'une certaine autorégulation vienne calmer la fièvre éditoriale qui nous agite. De cette façon, peut-être pourrions-nous donner une place de choix à ceux qui la méritent. Pour que cela se produise, il faudrait que toute l'institution s'y mette, je veux dire par là les journaux, la radio, la télé (laquelle recule plus qu'elle n'avance par les temps qui courent) et surtout les écoles qui ont un rôle capital à jouer, mais qui n'y réussissent guère en cette ère d'austérité où acheter un livre pour la bibliothèque scolaire apparaît comme une mission impossible compte tenu que les bibliothécaires ont été évacués des lieux !

Mission impossible ? Peut-être pas, mais il y a un sérieux travail de rattrapage à faire.

1. Voir mon éditorial du numéro 103 (automne 2001) où je traitais du livre de Marc Ménard intitulé *Les chiffres des mots*.

2. Peut-être est-il utile de signaler que la production du livre jeunesse au début des années soixante-dix ne dépassait guère 20 livres ! Même chose pour le roman pour adultes. En 1961, il s'en était publié 22...



## Abonnez-vous à *Lettres québécoises* la revue de l'actualité littéraire et recevez en prime *L'iguane* de Denis Thériault

Prix France-Québec Jean-Hamelin 2001, Prix Anne-Hébert 2002, Prix Odyssée 2002 (valeur 21 \$) avec un abonnement à *Lettres québécoises*

Les prix sont toutes taxes comprises

**1 an / 4 numéros**

Individu  
Canada 20 \$  
Étranger 25 \$

Institution  
Canada 25 \$  
Étranger 30 \$

**2 ans / 8 numéros**

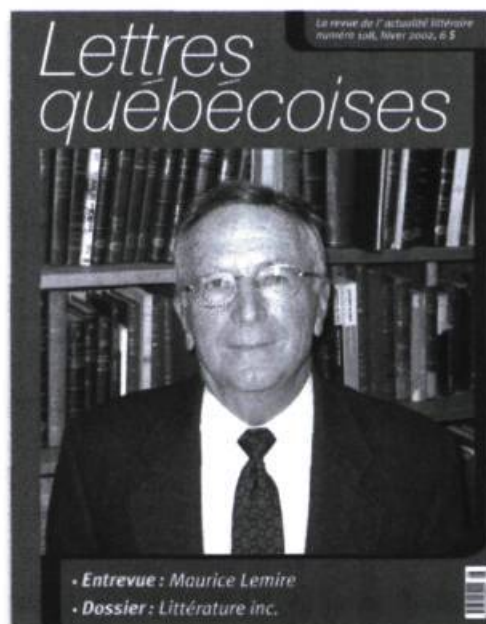
Individu  
Canada 35 \$  
Étranger 45 \$

Institution  
Canada 45 \$  
Étranger 55 \$

**3 ans / 12 numéros**

Individu  
Canada 50 \$  
Étranger 70 \$

Institution  
Canada 70 \$  
Étranger 80 \$



**Entrevue : Maurice Lemire**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_ Tél. : \_\_\_\_\_

Ci-joint :  chèque    

No : \_\_\_\_\_ Exp. : \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_

Signature : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

109

**Retourner à :** *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : (514) 525.95.18

Télécopieur : (514) 525.75.37

Courriel : xzed@mlink.net